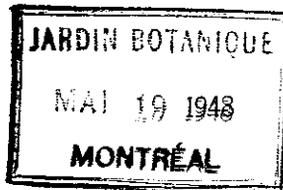


JACQUES ROUSSEAU  
*Directeur du Jardin Botanique de Montréal*

***Bataille de sextants  
autour du Lac Mistassini***

•  
EXTRAIT DE  
L'ACTION UNIVERSITAIRE  
Livraison de janvier 1948, pp. 99-116.  
•



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

267

## BATAILLE DE SEXTANTS AUTOUR DU LAC MISTASSINI

Jacques ROUSSEAU  
Directeur du Jardin Botanique de Montréal

Entre le lac Saint-Jean et la baie d'Hudson, une immense nappe d'eau de cent milles de long, chevauchant le 51<sup>e</sup> parallèle, couvre au delà d'un degré de latitude. Depuis toujours, avant d'entreprendre la traversée hasardeuse du lac, les indigènes, qui débouchent de la rivière Rupert par le dernier portage, se rendent propices les esprits des vagues en sacrifiant du tabac<sup>1</sup> au pied d'une roche plus grosse qu'un wigwam. C'est cette roche qui a laissé son nom au lac Mistassini<sup>2</sup>.

Très tôt sous le régime français, la réputation du lac, colportée jusqu'à Québec et Montréal, avait séduit l'imagination des voyageurs. Le 18 juin 1672, le missionnaire jésuite Charles Albanel, après s'être embourbé dans un chapelet de petites tourbières, arrivait au terme du grand portage reliant le Mistassinish<sup>3</sup> au Mistassini. Dans la descente courte mais abrupte d'un rocher, le rideau d'épinettes noires s'est brusquement rompu sur une longue baie débouchant sur un lac, dont les deux extrémités se perdaient dans les nuées, « le grand lac des Mistassinins qu'on tient estre si grand qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour. »<sup>4</sup>

On ignore si des Français l'avaient précédé dans ces parages; mais, des coureurs des bois et des explorateurs s'élançèrent sur ses

---

1. Avant l'introduction du tabac dans les territoires du Nord, les Indiens chasseurs fumaient d'autres plantes, notamment l'écorce de l'épinette noire, la camarine (*Empetrum nigrum*), l'écorce de hart rouge (*Cornus stolonifera*), etc.

2. De *mista*, grosse, et *assini*, roche.

3. Nom mistassini et montagnais du petit lac Mistassini, aujourd'hui lac Albanel.

4. ALBANEL, R.P. Charles. Relations des Jésuites.

traces. Louis Jolliet, le premier, en fait un tracé en 1679<sup>5</sup> dont s'inspireront les cartes d'Hubert Jaillot, en 1684, et de Delisle, en 1703. Une ordonnance de 1733 nous apprend qu'il existait déjà, — depuis combien de temps, je l'ignore, — un poste de traite au grand lac<sup>6</sup>. A la Compagnie des postes du Roy, succéda, au début du régime anglais, la Compagnie du Nord-ouest que vint remplacer la Hudson's Bay Company, quand elle absorba sa rivale en 1821.

Depuis le début du dix-huitième siècle, des traiteurs blancs se rendent donc au lac, aussi à l'aise dans la forêt que le petit bourgeois dans son patelin, connaissant par le menu le cours des rivières, les minuscules ruisseaux, les portages qui relient les lacs, les moindres rapidons, les mille et un jalons naturels de ces chemins fluides ou tourbeux qui portent l'aventurier depuis le lac Saint-Jean jusqu'au lac Mistassini.

Se faisaient-ils une idée exacte des dimensions du lac, dont ils ne fréquentaient le poste que pour la traite? Il en est peu probable. D'autant plus que les explications imagées des guides montagnais ou mistassini laissaient le champ libre à l'interprétation. Auraient-ils d'ailleurs acquis les renseignements les plus précis que la cartographie ne serait guère plus avancée. Vivant en marge de la civilisation et de ses hérauts qui communiquent la connaissance par les livres, ils transmettaient oralement leur science géographique et leurs secrets du bois aux rares initiés que le canot d'écorce et la raquette avaient conviés vers l'inconnu.

Rien d'étonnant aussi si dans les milieux officiels l'on ignorait encore à peu près tout du lac Mistassini à la fin du siècle dernier. En 1882, la jeune Société de Géographie de Québec s'émeut<sup>7</sup>: il faut

---

5. Les cartes manuscrites de Jolliet que j'ai consultées sont de 1679 et de 1684. Sur le voyage de Jolliet, voir notamment: Delanglez, Jean, *The voyage of Louis Jolliet to Hudson bay in 1679*. *Mid-America*, 26: 221-250. 1944. On pourra consulter en outre une biographie de Louis Jolliet par le père Delanglez, dont l'édition anglaise sortira prochainement des presses et sera suivie dans quelques mois d'une édition française.

6. On trouvera des notes succinctes sur divers voyages au lac Mistassini, notamment dans Low, A.P., *Report on explorations in the Labrador peninsula along the East Main, Koksoak, Hamilton, Manicouagan and portions of other rivers in 1892-93-94-95*. *Geol. Surv. of Canada, Annual report*, Vol. VIII, pp. 10L-19L, 1896.

7. *Bull. Soc. de Géographie de Québec (Trans. of the geog. Soc. of Québec)*, Vol. 1 (no 3), 1882-83, 84. Québec 1884.

explorer toute la région entre le lac Saint-Jean et la baie d'Hudson, éclaircir le problème de cette mer intérieure que Jérôme St-Onge, un trappeur rencontré par Joseph Bouchette en 1827, comparait au lac Supérieur<sup>8</sup>. Le gouvernement provincial, sagement cuisiné, fait bien les choses. La législature vote donc une somme de trois cent dollars « pour aider la Société de Géographie de Québec dans ses explorations du Saint-Laurent, du Labrador et de la baie James. »

On ne s'arrête pas en aussi bonne voie. Le 24 mars 1883, une supplique rejoint nul autre que le marquis de Lorne, gouverneur général du Canada. Sans doute saisi de l'urgence du projet, il répond, onze mois plus tard, par une lettre de cent mots où il se laisse aller à une paternelle sollicitude à notre endroit: « It seems certain that lake St. John can give Quebec a good back country, and if on the side of the watershed there is more land near James Bay fit for habitation, we may be sure that the French Canadian can use it<sup>9</sup>. »

Le 9 janvier 1884, le président de la Société de Géographie de Québec, le colonel W. Rhodes, conviait à un grand dîner toute la fine fleur de l'aristocratie intellectuelle et parmi cet aréopage des personnes aussi considérables que les échevins de la municipalité. Cette fois-ci, il faut frapper le grand coup, obtenir \$6000 de la Commission géologique d'Ottawa et \$4000 de la législature de Québec. Un peu plus tard, le gouvernement de Québec, « after considerable negociation », déclare Selwyn<sup>10</sup>, directeur de la Commission géologique, accorde \$1,500. La Commission géologique en verse autant. John Bignell, retenu par le service provincial des arpentages et placé sous la juridiction de Selwyn, commandera l'expédition, avec comme assistant, Albert-Peter Low, un nouveau géologue du service fédéral, qui vient de faire ses premières armes dans la Gaspésie.

---

8. BOUCHETTE, (Jos) le jeune. Journal du parti explorateur de la rivière St-Maurice formant une des expéditions envoyées sous la direction des commissaires nommés par le gouvernement, pour mettre à exécution un acte de la Législature provinciale du Bas-Canada. In: Rapport des commissaires pour explorer le Saguenay. Québec 1829.

9. *Bull. Soc. de Géog. Québec*, Vol. 1, Québec 1884.

10. SELWYN, Alfred R.C. *Summary report of the operations of the Geological Survey for the years 1884 and 1885. Annual report, 1885, part A.*

Bignell <sup>11</sup>, un vétéran de l'arpentage dans le Québec, a 67 ans bien comptés, quand à 40 ans un coureur des bois n'est déjà plus un jeune homme. Il procède avec méthode, et peut-être, lenteur. Mieux que son assistant, il comprend la forêt boréale et les guides indiens. Low <sup>12</sup>, âgé de 23 ans, énergique et décidé, très actif, ne restant pas en place, pressé d'arriver au but, prêt à brûler les étapes, habile au commandement, ne prise guère la direction d'un chef tatillon qu'il sent peu qualifié pour commander. Alcock <sup>13</sup> lui attribue une grande connaissance des hommes et une étonnante facilité à se faire des amis. Ces qualités furent-elles un apport des ans et de la maladie ? C'est bien peu probable, car j'ai également le témoignage d'un de ses anciens guides, le vieil érudit montagnais Siméon Raphael, encore si alerte malgré ses 79 ans. Pour Siméon, il n'y avait pas « de meilleur garçon que monsieur Low ». Bignoll, d'autre part, prête une oreille crédule aux légendes des Indiens et des trappeurs sur l'immensité du lac Mistassini; elles laissent Low sceptique. Vu la participation provinciale, on a donné le commandement de l'expédition à un arpenteur de Québec et Selwyn, un fonctionnaire fédéral, ne prisait guère, il est permis de croire, cette ingénierie « étrangère ». Des rivalités professionnelles, aussi, contribuaient peut-être à éloigner les deux hommes. C'est donc sous l'égide de la suspicion et du malentendu que le travail s'amorçait.

Songez! ces hommes, qui ne s'entendent pas avant de se connaître, sont destinés à se côtoyer, subordonnés l'un à l'autre, pendant douze mois, dix-huit peut-être. Partager la même tente, ensemble les repas, le même compagnon du matin au soir et du soir au matin, depuis les longs jours de l'été jusqu'aux interminables nuits de l'hiver, et de nouveau jusqu'à la prochaine chute des neiges, dans cette chaîne sans fin où l'on refait sans cesse le même périple, autour du même personnage, loin de la société normale et de ses exutoires, de ses évasions. Chez les meilleurs amis, ce qu'il en faudrait d'abnégation et de bonne volonté pour ne pas en venir à cette étape où le compagnon, vidé,

---

11. 1817-1902.

12. Né à Montréal le 24 mai 1861, diplômé de McGill en 1882, entré au service de la Commission géologique du Canada la même année, directeur du service en 1906, sous-ministre des Mines en 1907, retiré en 1913, décédé le 9 octobre 1942.

13. ALCOCK, Frederick J. Memorial of Albert Peter Low. *Proc. geol. Soc. America, Ann. Rep. for 1943*, pp. 195-200. 1944.

tournant inexorablement en champ clos, personnifie l'ennui même, où le moindre geste nouveau n'inspire plus que la défiance, où la présence seule, devenue trop lourde, est presque une provocation. Dès leurs premiers contacts, c'est à peu près là qu'en sont rendus Bignell et Low. Ces hommes ne sont pas faits pour s'entendre; aucune association n'est possible: chacun agit à sa guise et, dès le commencement, la rupture s'avère fatale.

Dans leurs mémoires consacrés à l'expédition<sup>14</sup>, ils n'ont pas oublié de souligner réciproquement les erreurs de l'associé, disons plutôt de l'adversaire, seul et unique coupable de la mésentente, des retards et des insuccès présumés.

Trois voies normales partant du lac St-Jean se rendent au lac Mistassini: la rivière Péribonca, parcourue par Louis Jolliet, la rivière Mistassini, un peu fréquentée sous le régime français, et l'Ashouapmouchouan, pratiquement la seule utilisée aujourd'hui. On en choisit une quatrième, nouvelle celle-là, deux fois plus longue, la rivière Bersimis. On avait convenu de procéder par là pour relier deux arpentages, dont l'un de Bignell, et parce que le territoire entre le Bersimis et le lac Mistassini était inconnu. Puisque c'est ce lac que l'on doit arpenter, mieux vaudrait ne pas s'attarder quatre mois et choisir un trajet conduisant au but en quinze jours; mais la lettre

---

14. Voir notamment:

BIGNELL, John. Rapport de l'expédition de Mistassini. Appendice No 38 du Rapport du commissaire des terres de la couronne de la province de Québec pour les douze mois expirés le 30 juin 1885. pp. 91-160 (Québec, 1886). Le même rapport, daté également du 3 novembre 1885, a paru dans « Description des cantons arpentés et des territoires explorés de la province de Québec ». 955 pp., Québec 1889. Cette édition du rapport de Bignell comprend une quarantaine de lignes non comprises dans la première édition et où Bignell donne libre cours à son ressentiment.

SELWYN, Alfred R.C. op. cit. Ce travail renferme notamment des extraits de lettres de Low et de F. H. Bignell (fils de John Bignell).

Low, A.P. Report of the Mistassini expedition, 1884-85. Part D *Annual report, Geol. and Nat. Hist. Survey of Canada*, 1885. 55 pp., 1 carte. Montréal, 1885.

BIGNELL, John. (Lettre à l'éditeur du *Morning Chronicle*, de Québec), 17 septembre 1889. Reproduite par Alphonse GAGNON, dans « Le mystère du lac Mistassini dévoilé ». (Voir plus bas pour référence).

GAGNON, Alphonse. Études archéologiques et variétés. Montréal. Beauchemin, 1913. Voir notamment pp. 178-193. L'article de Gagnon, intitulé « Le mystère du lac Mistassini dévoilé » est une traduction de la relation du voyage de Loudon et MacDonald (pp. 140-178), précédée de courts commentaires (pp. 137-140).

Low, A.P. The Mistassini region. *Ottawa Naturalist*, 4: 11-28. 1890.

Low, A.P. Report on exploration in the Labrador Peninsula... op. cit., pp. 62L-73L.

d'instruction du commissaire des terres de la couronne de Québec, approuvée d'ailleurs par Selwyn, en a décidé autrement. Bignell ne doit donc pas, officiellement du moins, en porter la responsabilité. D'ailleurs, s'il est mordu par l'appel de l'inconnu, s'il ne peut résister à cette tenace tentation, comment l'en blâmer ? Courir des bois, des rivières, des lacs, qu'aucun Blanc n'a jamais connus, s'arrêter au pied de cataractes qui n'ont coulé pour les yeux de personne, dans cet immense inconnu où l'on est tellement chez soi, aller à l'aventure, toujours au guet, cherchant le nouveau, l'extraordinaire, l'inattendu, ce que personne ne sait. Et lui, les ans le pressent. L'occasion de la curiosité ou de la gloire ne se présentera plus jamais, puisque le retour de l'expédition ne pourra que marquer le début de la retraite.

Le 13 mai 1884, Bignell reçoit l'ordre de s'organiser et de partir le plus tôt possible. Il se met donc à la besogne, fait construire les canots, rassemble les provisions et se tient en communication avec le poste de Bersimis, en attendant les conditions favorables de la rivière et le retour des Indiens de leurs territoires de chasse, car il compte en utiliser comme guides. Dès le mois de juin, il fait expédier au lac Mistassini, par l'Ashouapmouchouan, les provisions nécessaires pour l'hiver.

Enfin, au milieu de juillet, arrivent de Bersimis des nouvelles favorables: le niveau de la rivière n'est plus trop haut et les sauvages arrivent au poste. Pendant tout ce temps, Low, parti d'Ottawa le 9 juin, trépigne d'impatience à Québec et moisit dans l'inactivité. Finalement, le 19 juillet, départ par chemin de fer vers Rimouski pour y monter sur une goélette apportant leur équipement et prévue pour le lendemain, mais qui se fait attendre cinq jours.

Dès l'arrivée à Bersimis, le 25 juillet, Bignell parlemente avec les sauvages qu'il veut embaucher et qui ne sont guère disposés à repartir à peine arrivés. D'ailleurs la grande fête annuelle approche et c'est cela qui les a attirés de si loin après dix mois d'isolement dans la forêt. Les jeunes gens se demandent quelle épouse on leur accordera et les vieux, qui pensent à la noce, rêvent déjà de festins de graisse d'ours et de tékelep, de tamtam et de danse. Entretemps, ils fabriquent des mocassins, des raquettes et l'équipement d'hiver.

Le 19 août, Bignell commence la montée de la rivière avec quatre canots bien chargés. Le 8 toutefois, fatigué d'attendre, Low était parti avec un canot et deux hommes pour examiner à loisir les for-

mations rocheuses de la rivière jusqu'au lac Pipmaukin, à près de 110 milles du fleuve, où d'ailleurs Bignell doit commencer son travail. Et c'est à ce moment que débute cette gigantesque partie de cache-cache dans un territoire de plus de 15,000 milles carrés.

Bignell parvint aux deux chutes, à 36 milles du fleuve, où son assistant lui a promis, paraît-il, d'attendre, mais n'y trouve personne. Dès le 25 août, Low atteint le lac Pipmaukin, mais comme son chef n'arrive toujours pas, une semaine plus tard il rebrousse chemin pour aller à sa rencontre. Après quelques jours de réunion forcée au lac Pipmaukin, parce que le vent balaie cette nappe de cent milles carrés, l'expédition se divise de nouveau le 15 septembre. Pendant que Bignell arpentera le cours supérieur de la Bersimis, Low transportera le plus fort du bagage, par un chemin plus court, jusqu'à l'extrémité ouest du lac Manouan, au portage conduisant à la Péribonca, et y attendra son compagnon. Et c'est ce qu'il fait depuis le 9 octobre; mais quand Bignell se montre enfin le 16, Low a déjà filé depuis deux jours, craignant d'être pris par les glaces: le 5 en effet, il est tombé cinq pouces de neige et déjà les petits ruisseaux ont une mince croûte de glace le matin. Il expose donc les raisons de sa décision, dans une lettre enveloppée dans une écorce de bouleau, fixée sur un piquet à l'entrée du portage. Grave erreur de la part de Low, car l'hiver frappera Bignell en même temps que lui. D'ailleurs Low transporte la réserve de vivres et la poche de farine laissée au portage avec la lettre n'est guère une perspective intéressante pour l'hivernement. Les deux équipes se suivent donc sur la Péribonca, à deux jours de distance.

L'accélération des mouvements, génératrice de chaleur, permet au corps de lutter contre le froid; mais les avirons s'alourdissent d'une gangue de glace. Le 23 octobre, Low s'est aventuré six milles sur la Grande Loutre, une branche occidentale de la Péribonca, et il atteint un petit lac dont la surface est « prise ». Fini le voyage en canot. Le lendemain, Bignell, à son tour, interrompt sa course. Un Naskapi installé près de là, Benjamin, lui apprend que Low campe quarante milles plus loin. Bignell reste avec l'Indien dix jours, — car la glace n'est pas encore assez solide pour « porter », — et le persuade de les guider jusqu'au lac Mistassini; mais ce dernier réclame deux semaines de répit pour pourvoir à la subsistance de sa famille pendant son absence. Vers le 6 novembre, Bignell, après trois jours de marche, a rejoint Low et établi un camp d'hiver. Tout en fabriquant des raquettes

et de longues tobaganes pour le transport de l'équipement, on attend Benjamin qui se montre finalement le 27 novembre.

Rude voyage qui débute alors, varié seulement par les soleils éblouissants et les ciels sombres, les lacs unis comme de grandes nappes blanches et les ondulations des collines, les forêts malingres et les tourbières désolées où l'on trébuche sur les arbustes enneigés, les neiges paresseuses, le verglas ou les poudreries qui mordent comme des fouets. Chaque matin, lever avant l'aube et déjeuner. Puis, les poêles démontés, les tentes s'affaissent; mais avant de plier les toiles de fond gelées, il faut les amollir près d'un feu de camp. Les provisions enveloppées dans les tentes et les couvertures, les paquets ficelés solidement sur les traînes sauvages, à 8 h. 30 le guide prend la tête, attelé à une charge légère, traçant le sentier aux associés qui suivent en raquettes à la file indienne, ployant sous la bricole de babiche qui tire la tobagane lourde de 200 livres de bagage.

À midi, dîner au bord d'un ruisseau ou d'un lac, sur la neige, autour d'un feu de camp. Et de nouveau la marche jusqu'à 4 h., avant la tombée de la nuit. En piétinant un carré de neige avec les raquettes, on a vite fait de préparer un lieu de campement. La tente se gonfle, le plancher de neige se tapisse d'une litière de rameaux de sapins ou d'épinettes, que vient recouvrir une bâche et, le poêle allumé, la tente respire. Ce n'est plus un morceau de coton, mais une demeure vivante, une oasis de chaleur dans les froids de quarante degrés sous zéro. La provision de bois s'accumule pour la nuit; le souper, silencieux, s'engouffre dans des abîmes insondables d'appétit. Les volutes de fumée s'échappent des pipes et se mêlent à la vapeur lourde des vêtements qui séchent; la conversation languit, lente, entrecoupée. Assommés de fatigue, la torpeur les gagne. Les voix se taisent, les pipes meurent, la chandelle soufflée a rendu son haleine de suif. Il ne reste plus dans la nuit que le poêle rougi qui ronronne et la bourrasque qui se joue dans les épinettes. Les couvertures étroitement enroulées se gonflent au rythme des poitrines et c'est à peine si quelqu'un s'en dégage le torse pour entretenir l'attisée dans le poêle.

Le lendemain, même routine, interrompue seulement quand la poudrerie matinale empêche de décamper. Ces jours-là, tous ensemble, ils font la battue d'un étang de castor ou chassent le ptarmigan, pour varier le menu.

En laissant le lac Manouan, Low, trop optimiste, prévoyait l'arrivée au poste de Mistassini pour la fin de novembre. Mirage! Rendus le 9 décembre à la ligne de partage des eaux, ils doivent bien se rendre à l'évidence; ils n'ont gagné que quarante milles depuis le 27 novembre. Le lendemain, ils traversent le grand lac Témiscamie, puis descendent une quinzaine de milles sur la rivière Témiscamie et atteignent, le 13 décembre, l'extrémité nord-est du lac Albanel, après un portage de deux milles.

Les vivres commencent à manquer: le lard d'abord, puis la farine, les deux denrées essentielles. Les explorateurs longent le sud-est du lac Albanel et après un trajet d'une cinquantaine de milles, s'engagent dans le dur portage de Kapochepouchekochitéchinanéoutch, c'est-à-dire le portage « où l'on se fait des ampoules aux pieds en voyageant en raquettes », et qui les conduira sur le grand lac Mistassini, trente-cinq milles environ avant le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Alors que les vivres étaient au plus bas, ils eurent la bonne fortune de rencontrer un Indien qui leur donna du poisson pour subsister quelques jours. Pendant ce temps-là, deux sauvages de l'expédition, envoyés au poste pour y quérir des provisions, marchant jour et nuit, reviennent quarante-huit heures plus tard. Et l'on se régale de nouveau de crêpes et de grillades de lard salé jusqu'à l'arrivée au terme du voyage, le 23 décembre, au plus fort de la poudrerie. Plusieurs ont déjà la figure mordue par le froid et il en restera des marques noires plusieurs jours; mais la poudrerie, le froid, le jeûne, les souffrances, les discussions, tout cela s'oublie devant le repas de Noël de madame Miller, l'épouse métisse du facteur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui convie Bignell et Low à venir fêter ce jour de paix, autour d'un castor et d'un lynx rôtis et du traditionnel plum-pouding.

Le lendemain, l'on revient au menu trois fois quotidien de poisson salé, de patates gelées, rarement agrémenté de perdrix, de lièvre ou de poisson blanc fraîchement pêché, mais toujours assaisonné de discorde. La première halte d'une semaine a permis à tous de réparer les raquettes, les mocassins et les vêtements. Low procède à des observations météorologiques. Les porteurs s'absentent deux semaines pour ramener du lac Albanel le bagage qu'on y a laissé en décembre quand la faim a obligé à presser le pas. Mais pour Bignell et Low, c'est surtout une période d'oisiveté, où le temps, qui n'est pas

consacré aux Miller, se passe dans la tente, à côté du poêle, en veillées interminables éclairées à la chandelle et assombries par des disputes sans fin sur la conduite de l'expédition. Suivant le témoignage d'un contemporain, le vieux guide Siméon Raphael, deux des proches de Bignell auraient même tenté de faire un mauvais parti à Low.

Cette fois, les ponts sont définitivement rompus. Comme deux courriers de Bignell, chargés de dépêches, partent le 2 février pour le lac Saint-Jean, Low, malgré la défense de son chef d'expédition, s'en ira avec eux à pieds pour régler directement le conflit avec son supérieur à Ottawa.

Les deux hommes traînent, dans leurs tobaganes, la tente, le poêle et les provisions de farine, de lard et de thé. Le groupe se dirige vers l'extrémité sud du lac, traverse la ligne de partage des eaux dans le voisinage du lac à la Meule (lac File-Axe) et suit le lac Canot, la rivière du Chef et la rivière Ashouapmouchouan pour atteindre finalement le lac Saint-Jean.

La première nuit de ce trajet se passe dans le wigwam d'un Indien qui devait les guider au delà de la ligne de partage des eaux, dans le bassin hydrographique du lac Saint-Jean. Ce wigwam, fait de grandes écorces de bouleau, placées sur une charpente conique, n'était guère confortable. L'air froid pénétrait par les jours nombreux et le feu de camp, au centre de la tente, en-dessous de l'ouverture béante servant de cheminée, dégageait tellement de fumée qu'il n'était pas possible de rester debout sans être suffoqué. On revint donc la nuit suivante à la tente de toile. Vers le milieu du trajet, les épaisses chutes de neige rendant le bagage trop lourd, on abandonna en route poêle et tente pour dormir désormais dans des « barricades », de grandes tranchées de douze pieds de long par six de large et creusées dans la neige jusqu'au sol. A une extrémité, un feu de camp, et à l'autre une litière de branches de sapin sur laquelle on se couche dans un sac de peaux de lièvres. Quoi de mieux pour l'hiver! Le sac de lanières tricotées est très chaud, et ses larges mailles permettent à l'humidité de s'échapper, quand un sac de fourrures cousues provoquerait une sueur qui n'est guère à recommander quand il faut quitter ses couvertures le matin par un froid de 20 à 40 degrés sous zéro.

Après trois semaines de marche, Low arrive le 23 février au lac Saint-Jean pour continuer immédiatement sa route en carriole jusqu'à

Québec et se rendre aussitôt par chemin de fer à Ottawa, qu'il atteint le 2 mars.

Suivent trois semaines qui permettent à Low de vider son sac auprès de Selwyn, avec d'autant plus de facilité que Bignell n'est pas là pour donner sa version, se justifier ou se défendre au besoin. Bignell a des torts indéniables, mais les deux compagnons ont surtout celui de mal comprendre ou de mésestimer l'autre. Si l'on procède comme Bignell a commencé, on n'en finira jamais; mais un travailleur aussi expérimenté, consciencieux et scrupuleux a droit à des ménagements. Sans doute, aucun accord n'est plus possible désormais entre eux; mais pourquoi ne pas confier à chacun une équipe indépendante dans un secteur du territoire: deux personnes pourraient évoluer sans se gêner dans ce désert de 100,000 milles carrés.

Quelles tractations se passent, en outre, entre Québec et Ottawa, je l'ignore; mais le 24 mars, quand Low laisse Ottawa pour le lac Mistassini avec le botaniste John Macoun, on l'a nanti depuis la veille du commandement de l'expédition. Bignell apprendra son rappel, mieux son congédiement, par une lettre de Selwyn qui lui arrivera en même temps que Low.

Arrivé au lac St-Jean le 5 avril, Low quitte la Pointe-Bleue, quatre jours plus tard, avec Macoun et huit hommes, dont une couple apparemment ne se rendent qu'au lac Ashouapmouchouan pour y faire une cache de provisions qu'on enverra chercher en canot dès l'ouverture de la navigation. Le trajet cette fois diffère un peu du précédent. Au lieu de se rendre à la rivière du Chef, on s'engagera un peu plus bas dans la rivière et le lac Shigobish, autre affluent de l'Ashouapmouchouan, puis la rivière et le lac Nikaubau, où les Indiens, avant la venue des Français se rassemblaient chaque année pour faire le troc, le lac Obatogoman, le lac Chibougamou, pour atteindre finalement le sud du lac Mistassini par le lac Waconichi.

Les conditions du terrain ne favorisaient plus la marche. Le soleil, chaque jour, amollissait la neige, obligeant à décamper vers trois heures du matin, marcher sans raquettes sur la croûte durcie, dîner à 8 h. et reprendre ensuite la marche en raquettes jusqu'à midi. Le camp dressé, on soupaît immédiatement, pour se mettre au lit vers 4 h. et se lever le lendemain matin entre 1 h. et 2 h. pour recommencer la même routine. Plus de tobaganes, que la neige collante riverait au sol, mais des traîneaux chaussés de lisses tirées de goden-

dards édentés. Autre avantage, le bagage, ainsi élevé au-dessus du sol, était à l'abri des flaques d'eau qui s'amoncelaient sur la glace des lacs et des rivières.

Arrivés au lac Chibougamou, le 20 avril, le temps décidément trop doux impose une halte forcée de huit jours. Le calcul des provisions n'avait pas prévu cela et il fallut jeûner trois jours. Quatre hommes envoyés quérir des vivres au lac Mistassini, y arrivèrent exténués, après une marche de soixante milles en quarante heures, à jeun: aussi Bignell manda à leur place deux des siens pour secourir l'équipe de Low qui entre finalement au poste le 29 avril.

Pendant le voyage de son compagnon à Ottawa, Bignell n'avait pas flâné. Dès le 5 février, il avait commencé l'arpentage du territoire entre l'embouchure de la Témiscamie et la Péribonca, s'arrêtant en route pour contempler l'autre de Marbre, décrite par le père Laure en 1733, sur ses cartes. La « caverne » ne l'emballe guère, et assurément, ne vaudrait pas le voyage. La visite lui donne au moins l'occasion de corriger une erreur du missionnaire jésuite: « l'autre n'est pas en marbre, mais en spath », affirme-t-il. En réalité, elle est en quartz laiteux. Quoi qu'il en soit, elle constitue un bon endroit pour leur cache. Quand l'arpentage de la Témiscamie est relié à la Péribonca, le 20 mars, plusieurs membres de l'expédition souffrent déjà du « mal de neige », un mal d'yeux causé par l'éblouissement de la neige, aidé sans doute par l'avitaminose. Bignell se contente donc d'envoyer chercher les canots laissés sur la Péribonca en octobre et tous rebroussement chemin.

Ils rentrent donc au poste de Mistassini le 8 avril, heureux à la pensée que le courrier fourmillera de bonnes nouvelles, et angoissés en même temps par la perspective des mauvaises, qui ne manqueront pas de frapper dur après cette réclusion de six mois; mais il leur faudra attendre le 26 pour qu'arrivent les deux messagers, puis Low, trois jours plus tard, avec la lettre laconique de Selwyn, invoquant « la perte de temps et le peu d'ouvrage fait » et qui ne sera jamais suivie d'aucune autre explication.

Cette fois-ci, Bignell doit boucler définitivement ses malles; mais comme la neige « défonce », raquettes et traîneaux doivent être remisés pour faire place plus tard aux canots quand la glace aura « callé ». Du 29 avril à la fin de mai, Low et Bignell feront donc bon ménage, attendant dans l'oisiveté que le départ des glaces scelle

définitivement leur divorce. Bien plus, comme Low n'a plus de vivres, Bignell pousse l'obligeance jusqu'à envoyer ses propres hommes à la chasse et en rapporter quatre castors et un ours. Bignell s'en fût-il tenu à cela, l'histoire lui aurait été reconnaissante; mais il a choisi au retour la voie facile et décevante de la rancœur<sup>15</sup>.

Dans la forêt subarctique, l'hiver entre d'un seul bond; de même le printemps le déloge en quelques heures. La glace mince des petits cours d'eau fond bien avant celle des grandes étendues lacustres. L'eau des ruisseaux, réchauffée par le soleil printanier, mine par en dessous le cristal compact et l'amincit. Le 24 mai au matin, on aurait pu se promener en traîneau sur le lac devant le poste. A midi, il ne restait plus que des lambeaux de glace à la dérive et le soir, plus aucune trace.

Le 28 mai, après échange de gauches poignées de main, l'équipe de Bignell s'engage dans le « chemin » du lac à la Meule et de l'Ashouapmouchouan, pour arriver au lac St-Jean le 10 juin.

Des hommes de Low s'étaient rendus en même temps au lac Ashouapmouchouan pour en ramener les provisions, passablement allégées d'ailleurs par des visiteurs importuns. Durant l'attente d'un mois, Low et Macoun en profitent pour déterminer la latitude, observer les changements météorologiques et l'arrivée des oiseaux. Enfin, du 30 juin au 22 juillet, tour du lac Mistassini, le travail débutant où McOuat<sup>16</sup> l'avait interrompu quinze ans plus tôt, trois milles au delà de la Rupert. Low contourne ensuite l'extrémité nord-est, et longe la rive est pour relier de nouveau, à la Grande-passe, son arpentage à celui de McOuat.

Le 22 juillet, nouvelle disette de provisions: plus de lard. Les hommes ne veulent plus travailler et Low les laisse s'en retourner au lac St-Jean. Encore un autre mois d'inactivité au poste. Le 22

---

15. Voir notamment: a) L'entrevue donnée au *Morning Chronicle* (Québec), le 17 juin 1885; b) La lettre de Bignell à la Société de Géographie de Québec, en 1886. Les deux documents ont été reproduits dans le *Bull. Soc. Géog. Québec*, 1 (No 5), pp. 55-59 et 53-55, 1889.

16. Le travail de McOuat en 1871 (*Geol. Surv. of Canada, Rep. of progress for 1871-72*) était une continuation de celui fait l'année précédente par Richardson, entre le lac St-Jean et le lac Mistassini (*Geol. Surv. of Canada, Rep. of progress for 1870-71*).

août, il s'embarque avec Macoun sur un grand rabaska<sup>17</sup>, manœuvré par dix hommes et qui s'en retourne à la baie James, après être venu au grand lac avec la « brigade », commanditée par la Hudson's Bay pour apporter au poste de Mistassini des provisions pour l'hiver et descendre les fourrures à Rupert House. Le trajet s'accomplit à une vitesse inusitée; le 3 septembre ils sont à Rupert House. Ils remontent ensuite la rivière Moose pour arriver au chemin de fer à la hauteur des terres et entrer à Ottawa le 2 octobre.

Les explorations de McOuat et de Low couvraient tout le pourtour du lac et permirent de conclure que la nappe d'eau avait environ 100 milles de long par 12 de large; ce qui correspondait à l'opinion préconçue de McOuat et de Selwyn, mais aussi, au grand désespoir de Bignell<sup>18</sup>, à la réalité: car les arpentages précis nous apprendront, beaucoup plus tard, que le lac mesure exactement 101 milles de long. Quant au lac Albanel, ou petit lac Mistassini, il lui attribue une cinquantaine de milles. Et il en a exactement cinquante-cinq.

Dans son entrevue accordée au *Morning Chronicle*, à son retour le 17 juin 1885, Bignell aurait attribué au lac Albanel 100 à 120 milles de long. En outre, dans son rapport sur l'expédition, il déclare<sup>19</sup>: « Quant à la grandeur du lac on ne sait rien de positif si ce n'est qu'il est très large, et je considère le fait qu'il n'est pas connu comme une preuve de sa grande étendue, puisque ces gens qui sont dans l'habitude de faire des centaines de milles dans toutes les directions n'en savent rien ».

« Un sauvage très intelligent à qui je parlai de la chose, me dit qu'il y a quelques années, il avait rencontré un vieux sauvage qui lui apprit que d'après ce qu'il connaissait lui-même et d'après ce qu'il avait entendu dire, il pensait qu'un bon marcheur, ne prenant avec lui que ce dont il avait besoin pour le voyage, pourrait, le printemps, sur la croûte, aller d'un bout à l'autre du lac en dix jours ».

---

17. Grands canots en écorce de bouleau, longs de trente six pieds environ et larges de six pieds au centre, et servant autrefois au transport du fret. Un rabaska portait de 5000 à 7000 livres de bagage en plus des dix hommes à l'aviron.

18. Lettre du 17 septembre 1889 au *Morning Chronicle*, reproduite par Gagnon. Citée plus haut.

19. Bignell, Rapport de l'expédition de Mistassini, 1886, p. 100. *op. cit.*

« Maintenant, sous ces circonstances, comme 50 ou 60 milles par jour ne seraient considérés que comme une marche modérée, l'on peut se faire une idée de l'étendue approximative de ce lac, et si l'on prend seulement la moitié de ce calcul, nous pouvons encore dire que c'est un lac immense ».

Si l'on divise par six, aussi! Bignell y met réellement un peu d'enthousiasme. Il sait bien pourtant que pour aller du nord-est du lac Albanel au poste de Mistassini il a pris dix jours pour faire cent milles. Une marche de cinquante à soixante milles par jour est possible, certes, mais seulement dans des circonstances extraordinaires.

Le retour de Bignell transpose la controverse devant l'opinion publique<sup>20</sup>. La littérature elle-même emboîte le pas. Comment les écrivains (s'il est permis de qualifier ainsi ces critiques improvisés de la presse) pouvaient-ils rester impassibles quand une question de cette amplitude menaçait d'ébranler la Confédération? Pour n'avoir pas l'importante du schisme de Chiniquy, de l'affaire Guibord et du cataclysme de la vaccination obligatoire, l'incident du lac Mistassini, en mettant aux prises Québec et Ottawa, prenait des proportions nationales. Lusignan, dans un article de la Patrie<sup>21</sup>, auquel rendra un écho sympathique toute la presse canadienne-française, étalera lui aussi ses preuves de oui-dire: Il connaît un fort honnête homme de la Côte-Nord qui lui a dit que le lac avait 250 milles de long... Il connaît aussi David Tétu, un non moins fort honnête homme de la Côte-Nord qui déclare que 250 milles ce n'est pas assez pour un lac comme le Mistassini... Devant des témoignages aussi probants, comment ne pas croire (je suis toujours textuellement le raisonnement de Lusignan) que Low rapetisse le lac simplement pour rapetisser Bignell?

Malgré la publication de Low, que Bignell critiquera à la légère<sup>22</sup>, on continuera à parler de « mer intérieure », que les adversaires changeront ironiquement en « mer intérieure de Bignell ». Charles Bail-

---

20. Voir notamment: a) Our great north east. Reports from the lake Mistassini expedition. Return of Mr. Bignell and a portion of his staff, *The Morning Chronicle* (Quebec), June 17, 1885. — b) Un article du *Morning Chronicle*, 21 janvier 1885, antérieur au retour de Bignell, et qui avait « préparé » l'atmosphère ». — c) Burgess, Gregor. Communication from Bersimis. 29th January 1885. *Bull. Soc. Géog. Québec*, 1 (No 4): 27-32. 1885. Cette lettre est une réponse à Bell.

21. *La Patrie*, 13 octobre 1885.

22. Lettre à la Société de Géographie de Québec. (Citée plus haut).

lairgé lui-même, le pondéré, le mage, le décoré, entre dans la polémique et affirme gratuitement que le lac mesure au moins 150 milles de long<sup>23</sup>. F. H. Bignell, fils de l'explorateur, est encore plus généreux<sup>24</sup>.

Pour régler le « mystère, » les professeurs Loudon et MacDonald, de l'Université de Toronto, se rendent donc au lac en 1889 et confirment entièrement les opinions de Low<sup>25</sup>.

Excellente occasion de se taire, dont Bignell ne sut pas profiter<sup>26</sup>. De nouveau, il réitère avec force détails, cette fois, tous ces témoignages d'Indiens et de trappeurs sur lesquels il avait fondé tant d'espoirs. Bien plus, il laisse entendre que Loudon et MacDonald, comme Low, se sont trompés quand ils ont cru atteindre l'extrémité nord-est du lac, et qu'il y avait lieu de croire qu'il y avait près de là une passe cachée par des collines et reliant le lac à un autre aussi grand. Si Bignell s'était rendu où les autres sont allés, il n'oserait pas suggérer cette hypothèse: il n'y a aucune confusion possible pour ceux qui ont vu l'extrémité du lac, je puis en témoigner.

Faut-il douter alors des témoins de Bignell? Low lui-même<sup>27</sup> a déjà cité des Indiens affirmant qu'une grande rivière se jette dans le lac Mistassini au fond de la longue baie étroite à l'extrémité sud-ouest, quand, en réalité, il n'y a pas le moindre ruisseau et que la baie se termine brusquement par un cirque à pente raide. Quel crédit faut-il donner à ces opinions? Sont-elles aussi fondées que le croit Bignell ou aussi exagérées que le prétend Low? L'un et l'autre s'abusent, en fait, sur la portée des renseignements.

Les témoignages de oui-dire, d'Indiens ou de Blancs, sont également sujets à caution, Il est vrai que d'illustres prédécesseurs, comme Jacques Cartier, ont ouvert la marche en évoquant avec

---

23. Lettre du 29 novembre 1887 à Adirondaack Murray, reproduite dans le *Bull. Soc. Géog. Québec*, 1 (No 5): 59-62. 1889.

24. BIGNELL, Lieut. F. H. Notes of a journey to lake Mistassini. *Bull. Soc. Géog. Québec*, 1 (No 4): 13-25. 1885.

25. *New York Herald*, 1889. Traduction publiée par Alphonse Gagnon sous le nom de « Le mystère du lac Mistassini dévoilé ». Voir Gagnon, *Études archéologiques et variétés*, Montréal (Beauchemin) 1913.

26. Lettre au *Morning Chronicle* (Québec), 17 septembre 1889.

27. Rapport de l'expédition de 1884-85 et article de l'*Ottawa Naturalist*, 1890, *op. cit.*

Donnaconna ces pays « où les gens ne mengent point, et n'ont point de fondement, et ne digèrent point; ains font seulement eae par la verge<sup>28</sup> ».

Même lorsqu'elles proviennent de témoins de première main, voyageant sans instruments de mesure, les opinions impliquant des distances sont toujours de bien vagues approximations. Quand on a sué sous la charge des journées entières, les jambes apesanties par la neige, les aulnes, les petits Saint-Michel, les lédons ou les sphaignes des tourbières, quand on a avironné sans cesse contre le vent et la monotonie, comme ils nous paraissent s'être trompés, les arpenteurs, les cartographes. Et c'est ainsi que la baie des Quarante-milles, au sud-ouest du lac Mistassini, en mesure à peine quinze! Comment nos mesures linéaires pourraient-elles éveiller des images précises chez les vieux coureurs des bois, indiens, métis ou blancs, pour qui le temps seul est une unité de mesure? Le mille c'est une abstraction et dans les bois, aux prises avec les éléments, on n'a que faire des abstractions.

Enfin, si le problème vient se compliquer de barrières linguistiques, la situation est désespérée. Les Indiens chasseurs, — notamment ceux de Mistassini que j'ai bien connus, — ne sont pas plus portés que les Blancs à farder la vérité. Ils pourraient même leur donner l'exemple de la bonne foi. Cependant, dans cette population, encore aujourd'hui, on trouvera tout au plus une personne ou deux pouvant comprendre les conversations les plus élémentaires en français ou en anglais. Tant que l'on cause du repas qui bout dans la marmite et de la direction de la course immédiate, les difficultés ne se présentent guère: mais discuter sans carte de la géographie du pays, c'est autre chose. Vous leur demandez: « Le lac est-il bien grand vers l'est? » Ils saisisent peut-être: Y a-t-il de grands lacs à l'est? » Quand, chez nous, des personnes de langue et d'éducation semblables, nanties du même héritage biologique, ne s'entendent pas, comment espérer que les mots, mal interprétés, éveillent les mêmes concepts chez des sujets de races et d'éducation différentes, ne parlant ni ne comprenant la même langue? Tout ce que Bignell avait écouté était passé à travers le prisme déformant de ses idées préconçues. Dans ces conversations

---

28. CARRIER, Édition Biggar, p. 221.

entre personnes qui ne savent pas l'idiome de l'autre et qui réellement monologuent chacune de son côté, la parole, allégée de son sens primitif, va éveiller dans l'imagination de l'interlocuteur des idées conformes à ses connaissances et trop souvent à ses espérances.

Low aussi, semble-t-il, était parti comme Bignell avec des idées préconçues, mais la perspicacité ou la chance lui a donné raison, et, dans les conflits humains, on pardonnera plus volontiers à l'adversaire qui s'est trompé qu'à celui qui a eu raison.

Jamais apparemment Bignell ne se rendra à l'évidence. Revenu sur la scène publique en 1889 pour s'entêter dans sa profession de foi erronée, il s'éteindra en 1902, à l'âge de 85 ans.

Low continuera avec la même énergie et le même succès ses grands cheminements géologiques. Il parcourra en tous sens l'Ungava hostile et en deviendra le grand explorateur, sinon l'unique, car pendant cinquante ans cet immense territoire restera pratiquement fermé aux hommes de science. Nommé directeur de la Commission géologique fédérale en 1906, puis sous-ministre des mines, l'année suivante, une méningite fatale mettra fin en 1913 à sa prodigieuse activité et l'isolera durant trente ans du monde des vivants jusqu'à ce que la mort en 1942 mette fin à son cloître.

Dans le lac Mistassini, vers 73° 30' de longitude ouest, deux accidents géographiques, la presqu'île Albert-Peter-Low et l'île John-Bignell, éloignées l'une de l'autre de douze milles, rappellent la mémoire de deux hommes qui passèrent dans ces parages il y a plus de soixante ans. Ce que j'ai voulu rappeler en proposant ces noms, ce n'est pas leur indissoluble inimitié, — qui les a unis en effet plus intimement que ne l'aurait fait l'amitié, — mais leur contribution immense à la découverte du Grand Nord.

---